

-Eldem Edhem

Professor at the Department of History of Bogazici University,
Istanbul

<http://mediamed.mmsch.univ-aix.fr/chaines/ramses2/penser-la-Mediterranee/Pages/Mediterranee-echelles-et-figures-histoire.aspx>

La Turquie et la Méditerranée : une quête stérile ? - page 2/8 - [Edhem Eldem](#)

Autant commencer par un simple constat : baignée sur des milliers de kilomètres par la Méditerranée, la Turquie ne se sent guère méditerranéenne. Ou du moins, la Méditerranée est largement absente des visions et représentations que ce pays a de lui-même. Cette absence se note aussi bien au niveau du discours politique que des identifications culturelles, qu'elles soient collectives et inconscientes ou, au contraire, individuelles et inventées. Aucune référence à une identité méditerranéenne, aucune notion d'héritage méditerranéen, aucun passé, aucun présent, aucun futur méditerranéens ne viennent troubler les grandes lignes des perceptions identitaires turques et des représentations qui les accompagnent.

Et pourtant, ce ne sont pas les différences de perception qui manquent. Il y a probablement autant de constructions identitaires de la Turquie qu'il y a de Turcs; des constructions qui s'opposent, se complètent, se prolongent, un peu comme sur une grille matricielle pratiquement sans fin : ainsi pourra-t-on croiser entre elles bon nombre de catégories -Turcité, Islam, Asie centrale, Moyen-Orient, laïcisme, Anatolie, Kémalisme, Hellénisme, Balkans, paganisme, mysticisme, tradition, modernisme...- avec une aisance et une licence que seules pourraient justifier les fins idéologiques des "inventeurs" d'identités nationales. Dans un pays en quête d'identité, ce ne sont pas les alternatives qui font défaut. Des alternatives qui prétendent combler l'énorme vide créé par la transition d'une période d'identités plurielles et pré-modernes à la tentative de créer une identité unique et moderne devant constituer à la fois le ferment et le ciment de la nation turque. Une tentative qui ne sut guère aller au-delà de l'invention d'un mythe ethnico-linguistique et qui était vouée à l'échec en l'absence de la création d'un concept de citoyenneté s'appuyant sur une formule politique consensuelle. Avec une maturation idéologique et politique qui ne parvenait guère à rattraper un développement socio-économique qui, quoique très irrégulier, allait quand même de l'avant, on ne peut s'étonner de l'avidité avec laquelle certains groupes se jetèrent sur des représentations différentes de la réalité nationale. Puisque là reposait l'essence de la légitimité qui donnait accès au pouvoir, et puisque le système refusait d'adopter le principe d'une représentation plurielle, il fallait donc conquérir, s'approprier cet espace de légitimation, et faire prévaloir sa représentation au-dessus de toutes les autres.

C'est probablement là qu'il faut chercher l'explication du fait que les représentations turques - de quelque bord qu'elles soient - sont plus souvent identitaires que fonctionnelles. Les représentations proposées ne sont guère des ouvertures vers un monde extérieur, plus ou moins étendu, des visions d'intégration, mais plutôt un moyen de repli sur soi-même qui imposera un certain modèle identitaire avec un but, souvent avoué, d'homogénéisation de la nation. Ainsi, le modèle "islamiste" est-il plus orienté vers une redéfinition de la turcité -cette fameuse "synthèse turco-islamique"- que vers une vision islamiste jcuménique dans laquelle pourrait s'intégrer une Turquie islamique. De même, le discours de l'intégration européenne évolue-t-il le plus souvent autour de l'inépuisable problématique de l'occidentalisation de la société turque et de l'adoption des principes de modernité dont dépendraient le salut de la nation -en l'occurrence le plus souvent une reformulation de la doctrine kémaliste ; y chercher une vision d'intégration et une véritable réflexion sur l'Europe au-delà de ses retombées directes sur la Turquie serait peine perdue.

Faut-il, dès lors, s'étonner de l'absence de la Méditerranée parmi les diverses représentations turques ? Si l'on admet que ces représentations se doivent d'être essentiellement identitaires et puisent leur légitimité dans une combinaison d'opportunisme idéologique et d'invention historique, il est aisé de voir que la

Méditerranée a extrêmement peu d'attraits pour la nation turque. En effet, histoire, géopolitique, culture semblent s'être données le mot pour infirmer et démentir toute référence ou appartenance méditerranéennes. Et si la Méditerranée réussit parfois à faire quelques brèves apparitions, c'est ainsi que nous le verrons, d'une manière tout à fait tangentielle, généralement pour servir une cause bien plus ambitieuse et, surtout, bien plus turque.

Historiquement parlant, la mémoire d'une méditerranéité turque - ou d'une turcité méditerranéenne - est fort lointaine. Les hauts faits des corsaires barbaresques et des marins ottomans du, seizième siècle - tous turcs, bien sûr, lorsqu'il s'agit de reconstruire une histoire nationale - le siège de Nice, la prise d'Otrante, l'hivernage des marins de Barberousse à Toulon, ou les protectorats nord-africains sont certes très présents dans l'hagiographie turque des héros et gloires passés. Mais ce qui manque constamment à cette image, c'est la Méditerranée elle-même qui, quoique parfois qualifiée de "lac turc", n'en reste pas moins absente, distante, toujours incomplète. Dans les manuels scolaires, l'aventure ottomane en Méditerranée fait surtout partie, du narratif, rarement des représentations cartographiques. Un cadrage méditerranéen qui apparaît -déjà bien rarement- dans le cas des empires romain et de Justinien ou des Croisades, n'est pratiquement jamais réservé à l'étendue des territoires ottomans. À tel point que le Maghreb, que l'on n'hésitera pas à formellement annexer à l'Empire, restera facilement hors-carte, par manque de place sur des représentations centrées le plus souvent sur l'Anatolie et les Balkans (1). On sent donc bien que la Méditerranée n'est pas un souci central de l'historiographie turque et que, surtout elle n'est pas en elle-même un élément valorisant dans la reconstruction du passé. Si l'on voit souvent des références à des "ancêtres forçant les portes de Vienne", un siège de Malte ou une conquête d'Alger sont loin de susciter les mêmes émotions. En fait, la raison en est relativement simple : ne sont véritablement valorisants pour les Turcs que les éléments qui les rapprochent de l'Occident, aussi bien les conflits que les ententes. Car, après tout, la Turquie, depuis plus de cent cinquante ans ne rêve que de l'Occident, ne jure que par l'Occident. La Méditerranée, elle, ne deviendra donc intéressante que dans la mesure où elle pourra être rattachée à une destinée occidentale. Même Pin' Reis, ce navigateur ottoman dont le portulan méditerranéen -le Kitâb-i Bahriyye- pourrait rivaliser avec bien des équivalents occidentaux, doit surtout sa renommée à une carte de l'Atlantique et des Amériques qui le rapproche ainsi du prestigieux Colomb. Le dédain des rives méridionales de la Méditerranée devient alors plus compréhensible. Question de prestige : la Méditerranée ne vaut le détour que lorsqu'elle est européenne. Au Sud et à l'Est, c'est une toute autre histoire qui, dans la construction historique turque, est tout sauf méditerranéenne.

C'est d'ailleurs ce point de vue qui transparaît dans l'un des premiers ouvrages spécifiquement consacrés à la méditerranéité turque. Resit Saffet Atabinen, membre fondateur de la Société d'Histoire Turque, fondateur du Touring et Automobile Club de Turquie, président de l'Association Culturelle Franco-turque, en faisait le thème central d'une série de conférences qu'il regroupait, en 1956, dans un recueil au titre évocateur : Les Turcs occidentaux et la Méditerranée(2). L'une de ces conférences, en particulier, se référant aux "contributions turques à la sécurité et à la civilisation méditerranéennes", faite à Paris en 1950, prend rapidement des allures de véritable plaidoyer en faveur de la reconnaissance d'une présence "turque" en Méditerranée au travers des siècles, et plus particulièrement d'une présence positive ayant contribué à la paix et à la stabilité de l'Europe face aux dangers d'au-delà de la Méditerranée

Au Sud, les Turcs-Mamelouks d'Égypte et de Syrie - où ils ont fondé la plus haute civilisation musulmane de l'époque constituent encore la seule barrière défendant les rives de la Méditerranée. Cette digue, une fois rompue, rien n'aurait pu arrêter le déferlement des flots mongols qui, comme dans le reste de l'Europe, auraient submergé et anéanti tout vestige des anciennes civilisations. Les Turcs, déjà installés dans le bassin oriental de la Méditerranée, se posaient, pour la première fois, systématiquement, comme les gardiens de cette mer et les défenseurs de ses riverains. Compris ou incompris, appréciés ou non, ils continueront pendant huit siècles à jouer ce rôle difficile, glorieux et souvent ingrat (3).

Développant cette idée d'une barrière protectrice turque, Atabinen tente par la suite de s'attacher les sympathies de son audience en évoquant le rôle joué conjointement par la France et l'Empire ottoman à partir du seizième siècle pour la défense de la Méditerranée :

C'est de l'établissement des Turcs-Ottomans au Bosphore que date le relèvement, la libération des peuples de l'Europe occidentale, assujettis jusque-là aux prépondérances byzantine, espagnole, autrichienne, puis anglaise. À partir du XV^e siècle, la maîtrise de la Méditerranée cesse d'appartenir tantôt à Gênes ou à Venise, et passe aux Français et aux Turcs qui donnent le coup de barre décisif (4).

Les relations de la France et de la Turquie atteignent leur apogée d'efficacité au XVI^e siècle. La Méditerranée devient un lac franco-turc. D'Oran à Alexandrie, à Istanbul, à Athènes et en Istrie, le pourtour de cette mer se couvre de monuments qui évoquent la puissance ottomane. On en trouve des spécimens ravissants jusqu'à Split en Dalmatie et dans l'île de Djerba, à l'Est de la Tunisie (5).

Il fallait donc reconnaître la contribution turque à l'identité et à la stabilité méditerranéennes, contribution qui, aux côtés de celles des Français et Italiens constituait la base culturelle de la région (6). C'étaient là les lettres de noblesse des Turcs en Méditerranée, qui permettaient de les différencier de "certains peuples mineurs de traditions anarchiques" (7) qui, pleins d'ingratitude pour ces bienfaits, avaient osé braver la Pax Ottomanica avec la complicité et la complaisance des grandes puissances qui n'avaient pas su apprécier à son juste titre l'importance et l'utilité de la présence turque dans la région (8). Le message devient rapidement, bien plus qu'une analyse historique, un message d'actualité, une demande d'admission de la Turquie au sein de la communauté occidentale :

Italiens, Turcs, Français et Espagnols, avons donc un égal intérêt à défendre cette merveilleuse civilisation méditerranéenne, à laquelle nous avons tous contribué et qui demeure à la base de la sécurité européenne et de l'équilibre mondial. (9)

[Je vous prie] de ne retenir de cet exposé succinct que les idées maîtresses, la valeur de la position des Turcs dans le monde, leur rôle historique dans la civilisation méditerranéenne et l'impérieuse nécessité de la collaboration franco-italo-turque pour le maintien de la paix et de l'équilibre dans le Proche-Orient. (10)

On comprend dès lors que la Méditerranée n'est pour l'auteur qu'un prétexte utile pour défendre la cause d'un rattachement de la Turquie au monde occidental. Par une habile et anachronique transposition à travers les âges, les hordes mongoles, la Russie tsariste viennent à symboliser la continuité d'une menace extérieure planant sur l'Europe et le monde civilisé dont l'Union soviétique représenterait le dernier maillon, alors qu'à l'opposé, les Turcs -Mamelouks, Seldjoukides, Ottomans, Turquie moderne- s'érigent en défenseurs de ce même monde libre. Comment ne pas rapprocher ce scénario de la conjoncture des années 1950 et, notamment, de l'inclusion, en 1954, de la Turquie dans l'OTAN ? Atabinen se fait donc le porte-parole d'un mouvement d'intégration politico-militaire de son pays avec l'Occident, dans la foulée de la doctrine Truman et du plan Marshall. Du coup, la Méditerranée s'en trouve réduite à un rôle tout à fait accessoire et identifiée à une entité en grande partie déformée par le besoin d'y associer une stabilité politique qui ne peut découler que d'une configuration hégémonique. C'est pourquoi le mythe méditerranéen d'Atabinen se doit d'exclure de la "civilisation" méditerranéenne les acteurs déstabilisateurs tels ce trouble-fête perpétuel qu'est la Grèce (11) ou d'autres acteurs mineurs -balkaniques, nord-africains- qui ne peuvent avoir de sens que dans leur assimilation à une culture supérieure, française, italienne ou, bien sûr, turque. (12)

Atabinen reprend donc, en grande partie, la vision dominante dans les perceptions turques d'une Méditerranée valorisée par ses liens avec l'Occident. C'est là une caractéristique qui nous paraît essentielle dans les représentations turques de ce monde méditerranéen. Une expérience intéressante réalisée par un enseignant du secondaire dans un collège de langue française dévoile à quel point la perception de la Méditerranée est distordue dans l'esprit et la connaissance des adolescents turcs. "Lorsqu'il leur est demandé de dessiner une mappemonde, ces élèves dessineront la Méditerranée d'une manière claire et nette dans 75 % des cas, mais ne la nommeront que 3 fois sur 10. Proportion plus faible que la Mer Noire qui, elle, est clairement représentée dans 85 % des cas et nommée 4 fois sur 10. On serait tenté "en conclure que la Mer Noire représente, dans la culture moyenne turque, une réalité plus concrète que la Méditerranée. Mais ce qui est certes encore plus révélateur, c'est que la Méditerranée, lorsqu'elle est représentée, présente d'énormes différences entre ses rives nord et sud. En effet, alors que la côte septentrionale est toujours relativement bien dessinée, la côte méridionale reste extrêmement approximative dans son tracé.

Ainsi, les péninsules ibérique et grecque et, plus encore la botte italienne, sont le plus souvent facilement identifiables, et l'on retrouve presque toujours avec précision la nomenclature des principaux états riverains -Espagne, France, Italie, Grèce. Au contraire, les rives méridionales prennent plus l'aspect d'une terra incognita, un vague tracé rectiligne laconiquement étiqueté "Afrique", ou sur lequel sont placés, au hasard et souvent dans n'importe quel ordre, un petit nombre de pays -généralement deux ou trois des cinq pays riverains- parmi lesquels figurent parfois le Nigeria, le Zimbabwe, le Ghana, le Kenya ou même Jérusalem ! De toute évidence, la Méditerranée méridionale est avant tout assimilée à l'Afrique, de même que les rives du Nord sont assimilées à l'Europe, ainsi que le suggère l'inclusion -plus rare que les erreurs africaines- de l'Autriche, de la Suisse ou de l'Allemagne.

Ignorance, bien sûr, mais aussi reflet résiduel d'une réalité géopolitique et culturelle qui s'est formée au cours des siècles au détriment de toute perception pan-méditerranéenne. Car, une fois passées les gloires du seizième siècle, la Méditerranée ne cessera de perdre bien de ses attraits aux yeux des Ottomans. Forcés d'interrompre le mouvement d'expansion qu'ils y avaient entamé, ils se verront bientôt incapables d'assurer la sécurité de leurs propres eaux. Le quart de siècle qu'il faudra à la flotte ottomane pour arracher l'île de Crète aux Vénitiens n'est qu'un signe parmi tant d'autres du déclin de la présence ottomane sur les mers. Pour ce qui est du commerce maritime, en bien peu de temps, navires et capitaines ottomans se

verront supplanter, en particulier sur les grands trajets, par des Hollandais, des Anglais et, surtout, des Français. Les cuisantes défaites de la fin du dix-huitième aux mains des Russes viendront parachever ce divorce entre l'Etat ottoman et la mer. Jusqu'au rêve du sultan Abdülaziz, qui parviendra à se constituer la troisième flotte mondiale -d'ailleurs vouée à rouiller dans les eaux croupissantes de la Corne d'Or- l'Empire ottoman se verra donc dans l'obligation de dépendre du soutien de forces navales étrangères -

russe, anglaise, française ou même égyptienne- pour sa défense et sa survie. En d'autres termes, déjà militairement amoindri depuis le dix-septième, siècle, l'Empire ottoman s'affaiblissait encore plus dans sa puissance navale et du coup se trouvait relégué au rang d'une puissance continentale dans un monde qui partait à la conquête des mers. A la fin du dix-neuvième siècle, l'encyclopédiste ottoman -albanais-

Semseddin Sami Frascbery ne pouvait que constater le caractère éphémère de la présence ottomane en Méditerranée et le rapide déclin qui avait suivi cette courte période :

[...] si, pendant quelque temps, grâce aux efforts de conquérants des mers tels que Hayreddin Reis (Barberousse) et Murad Reis, la majeure partie [de la Méditerranée] tomba sous le contrôle des Ottomans et les territoires ottomans s'étendirent sur plus de la moitié des côtes méditerranéennes, par la suite, en raison du relâchement du commerce chez les Ottomans, le commerce méditerranéen passa aux mains des Italiens, des Grecs, des Français et des Anglais qui n'avaient pas de lien géographique avec cette mer. [\(14\)](#)

Mais bien au-delà du repli économique et commercial ottoman, la mer, et en particulier la Méditerranée, ne tarda pas à devenir un obstacle et, plus encore, un véhicule de défaite. Tout au long du dix-neuvième siècle, cette mer fut la scène de la débâcle ottomane, de l'indépendance grecque à la perte de l'Algérie, de l'occupation de Chypre et de l'Égypte à l'abandon de fait de l'île de Crète. Phénomène d'autant plus accentué au début de notre siècle où tombèrent, l'une après l'autre, la Tripolitaine et les îles de la Mer Égée. La bataille des Dardanelles était, de ce fait, symbolique de ce repli final sur les terres : l'Empire, acculé dans ses derniers retranchements, y menait un ultime combat contre de puissants envahisseurs venus de la Méditerranée.

Si ce rétrécissement devait engendrer toutes sortes de traumatismes, il ne donna cependant pas naissance à une mémoire et une prise de conscience méditerranéennes et, encore moins, à des sentiments irrédentistes qui eussent pu projeter des visions, même nostalgiques, en direction de la Méditerranée. Car cette contraction se fit en grande partie sans douleur, sans véritables déchirements. Cela est d'autant plus évident lorsque l'on compare ces pertes à celles enregistrées dans les provinces balkaniques de l'Empire, souvent ressenties comme une cruelle et douloureuse amputation. Le flot ininterrompu d'immigrés -pour la plupart musulmans- en provenance des provinces perdues en Roumélie et dans les Balkans ou des terres caucasiennes soumises à la russification, la survivance de poches de populations musulmanes et/ou turcophones dans les Balkans, Grèce, Bulgarie, ex-Yougoslavie, Albanie- ont contribué à la survivance -voire même à la création- de liens affectifs et identitaires s'étendant sur toute cette région. On n'aura donc aucun mal à trouver dans la Turquie actuelle des représentations balkaniques, rouméliotes ou caucasiennes extrêmement vivantes et constamment entretenues par une réalité et un imaginaire culturels sans cesse renouvelés. Le repli méditerranéen ne comportait qu'un seul épisode qui fût comparable aux traumatismes balkaniques, celui de l'exode de la population musulmane de Crète. Quoique sur bien des points tout aussi douloureux que les autres, ce mouvement eut cependant un impact beaucoup plus restreint, ne fût-ce que par le nombre relativement moindre d'immigrés qu'il engendra. D'ailleurs, bien plus qu'une vision méditerranéenne, les exilés de l'île de Crète amenèrent dans leur bagage émotif et idéologique une animosité envers la Grèce qui ne pouvait que se fondre dans l'atmosphère générale de l'après-guerre.

Notons par ailleurs que ce long déclin de la Méditerranée n'était pas vraiment unique à l'Empire ottoman. S'il est vrai que l'Empire perdait de plus en plus contact avec son environnement maritime, il n'en était pas moins évident que la Méditerranée tout entière subissait, dès la fin du seizième siècle, un lent mais inexorable processus de marginalisation. L'histoire est trop connue pour être re-contée ici ; il suffirait probablement de dire que la découverte du Nouveau Monde et l'émergence des économies atlantiques qui en découla réduit de beaucoup la part et la centralité que la Méditerranée avait jusque-là détenues dans l'économie mondiale. Phénomène qui touchait directement les vieilles économies -villes italiennes, Empire ottoman- qui s'en trouvaient sévèrement affaiblies, alors que d'autres, à cheval entre les deux mondes -la France en est un exemple flagrant- pouvaient encore compenser les pertes relatives enregistrées sur un bord par des gains réalisés sur l'autre. Aussi pourrait-on aller jusqu'à avancer que si la France, aux dix-neuvième et vingtième siècles parvint à formuler une vision et développer une idée méditerranéennes - coloniales dans leur essence- c'était essentiellement en raison de son incapacité d'aller chercher plus loin. Toutefois, au-delà de la simple question des équilibres économiques, ces changements eurent pour résultat un déclassement culturel et politique de la Méditerranée qui contribua pour beaucoup à une perte d'intérêt

pour ce monde et pour ce qu'il représentait aux yeux des Ottomans. Après des siècles d'un voisinage méditerranéen chargé des contacts les plus variés, le regard ottoman du dix-neuvième siècle se tournait dans une toute autre direction, et se portait au-delà de la Méditerranée, vers l'Angleterre, vers l'Allemagne et, bien sûr, par-dessus l'épaule vers la Russie menaçante. Le système de références méditerranéen, si présent et si puissant jusqu'alors, tombait, à l'image de cette mer qui s'en trouvait presque reléguée au statut de curiosité antique et de pièce de musée. L'Angleterre avait donné l'exemple : elle avait fait du cul-de-sac méditerranéen un lieu de transit, un trait d'union entre ses possessions atlantiques et indiennes. Du coup, le rôle de l'Empire ottoman dans cette nouvelle configuration méditerranéenne s'en trouvait réduit à la tâche, coûteuse et ingrate, de tenter d'endiguer l'avancée russe vers les mers chaudes. De bien des points de vue, la Méditerranée en devenait une tare pour cet empire vieillissant.

La guerre d'indépendance turque et la création de l'état kémaliste qui s'ensuivit ne firent que confirmer, en le sacrifiant, le processus de repli de la fin de l'Empire. Fondant sa politique de survie sur la préservation du maigre patrimoine anatolien dont elle héritait, la jeune république s'était fixé pour tâche première de créer une nation turque sur les décombres de l'Empire ottoman. L'échange des populations entre la Grèce et la Turquie - élément essentiel de la purification ethnique tant recherchée par les deux parties - achevait de balayer les dernières traces de cosmopolitisme du territoire anatolien. Le départ en masse de l'élément grec, en particulier, avait vidé les rives de la Mer Égée de la majeure partie de sa population. Avec eux disparaissait toute une mémoire, tout un savoir, toute une vie intimement liés à la mer. Après avoir perdu ses territoires méditerranéens, la Turquie perdait aussi ce qui lui restait de population méditerranéenne, remplacé par "autres déracinés, pour la plupart étrangers à la mer et à sa culture.

Sur le plan idéologique, la Turquie vivait ce même repli en reformulant son identité et en affermissant son emprise sur ses territoires anatoliens. Pour le régime kémaliste, il s'agissait avant tout de couper les ponts avec le passé ottoman, aussi bien dans sa dimension islamique que dans celle de l'impérialisme cosmopolite auquel il avait été assujéti, et de s'embarquer dans un processus de modernisation qui amènerait la nation turque au rang des nations civilisées. À une époque où la légitimité des états-nations se mesurait à la cohésion ethnique, linguistique et culturelle de la population, ainsi qu'à l'existence d'un patrimoine historique "national", la Turquie nouvelle joua le jeu : elle homogénéisa sa population, tricha sur les recensements, purifia sa langue d'éléments et d'apports étrangers, s'attela à la création et à la promotion d'une culture nationale. Plus encore, elle s'inventa une histoire qu'elle pourrait s'approprier, puisant dans le passé pré-islamique des peuples turciques. Cela permit à la nouvelle nation de se créer un passé qui pourrait en ancienneté, rivaliser avec les origines d'une Europe qui avait de tout temps exclu les Turcs et leur culture.

Ces rêves touraniens ne tardèrent pas à déboucher sur les plus folles théories sur l'origine des Turcs. On assista alors, dans les années 1930, à un véritable déchaînement, une véritable surenchère : toute civilisation non revendiquée par l'Occident devint la proie d'une turquification systématique. Civilisations anatoliennes, mésopotamiennes, amérindiennes même, devinrent potentiellement turques et les savants de la Société Turque d'Histoire (Türk Tarih Kurumu), appuyés par les travaux de la société soeur de la langue turque (Türk Dil Kurumu), s'évertuaient à prouver, par l'ethnohistoire, par l'anthropologie des religions, par la linguistique, l'existence de liens entre la nation turque et ces lointaines civilisations.

La Méditerranée n'entraît pas dans ces constructions spéculatives. C'était, après tout, une chasse gardée de l'Europe qui en revendiquait la grécité, la latinité et tolérait, tout au plus, une contribution sémitique s'étendant jusqu'aux empires arabes. Il est vrai que les Étrusques -aux origines inconnues donc potentiellement turques- n'échappèrent pas aux tentatives d'appropriation des théoriciens historiophages turcs (15), mais cette perspective ne sut véritablement déboucher sur une récupération de la civilisation méditerranéenne. Atabinen, dans son ouvrage cité plus haut s'y référerait lui aussi, étayant son argument, selon la tactique qui nous lui connaissons désormais, du témoignage d'auteurs occidentaux :

Mais, la première apparition des peuples de race ou de civilisation turque en Occident et en Méditerranée date de bien avant cette époque. Mommsen et Carra de Vaux, dont on a essayé d'infirmier la thèse sans apporter de contre-argument positif, ont démontré que, suivant un itinéraire presque semblable le long du Danube, les Etrusques, dont on peut apparenter l'art à celui des Sumériens (décrit par Wooley), avaient pénétré en Italie par le Nord et étaient descendus jusque sur les bords de la Mer Thyrrhénienne, de vingt à quinze siècles avant Jésus-Christ, en y apportant une civilisation d'origine ouralo-altaïque, qui évolua sous des influences égyptienne et hellénique, avant de donner naissance à la civilisation romaine. Il demeure incontestable que les premières manifestations de l'art et de l'architecture étrusques sont de caractère essentiellement asiatique (16).

On sent bien, cependant, qu'Atabinen manquait de conviction ; et lorsqu'il enchaînait sur la légendaire origine troyenne des Turcs, il semblait bien plus offrir au lecteur une anecdote amusante qui avait

néanmoins l'avantage d'évoquer une mémoire occidentale plus ou moins turcophile- qu'avancer la preuve irréfutable d'une origine commune ou tout au moins germaine :

On pourrait à la rigueur chercher dans l'étruscologie les sources de la légende, fort répandue au Moyen Age jusqu'à Montaigne, sur la communauté d'origine troyenne des Turcs et des Européens. [\(17\)](#)

La thèse de la communauté d'origine des Européens, des Turcs avec les Troyens est reprise au Moyen Age par Hunibaud, l'écrivain scythe de la cour de Clovis, Durak et Wasthald, Danès le Phrygien, Diétis le Candiot, Guibert de Nogent, Vincent de Beauvais, Jean Lemaire des Belges, jusqu'à Gentillet (Discours sur les moyens de bien gouverner), Michel de Montaigne et Scipion Duplex (Mémoires des Gaules).

C'est à cette légende, presque officiellement admise et répétée pendant des siècles, que fait allusion le Sultan Mehmed II dans sa fameuse lettre au Pape Pie II, paroles sous l'invocation desquelles nous pourrions placer cet essai apologétique des relations italo-turques : "Je m'estonne, écrit le Conquérant de Constantinople, que les Italiens se bandent contre moi, attendu que nous avons notre origine commune des Troyens et que j'ai comme eux, intérêt de venger le sang d'Hector." [\(18\)](#)

Ce type de légendes qui, pour Atabinen dont l'argumentation était essentiellement historique et géopolitique, avaient surtout valeur d'anecdotes et ne figuraient donc qu'à titre de curiosités aux côtés d'éléments plus concrets, acquerront toutefois une tout autre dimension sous la plume de toute une génération d'écrivains turcs dont l'oeuvre sera consacrée à une sorte d'adulation de l'espace anatolien et de son ouverture sur la mer. Ce courant littéraire, dont la paternité revient assurément à Cevat Sakir Kabaagaçlı [\(19\)](#) -connu sous le nom de plume de Halikamas Balikçisi (Le pêcheur d'Halicarnasse) [\(20\)](#), devint rapidement une sorte d'idéologie identitaire dont bien des éléments subsistent encore aujourd'hui et qui se revendiquait de la culture et de la civilisation méditerranéennes. Aussi, il ne fait guère de doute que la " philosophie du pêcheur ", reprise par un grand nombre d'amis et d'émules, est encore aujourd'hui la plus puissante des rares représentations cohérentes de la Méditerranée en Turquie. Il ne serait donc que justice d'y accorder une part importante dans notre analyse, même si, au bout du compte, il faudra découvrir que la Méditerranée n'y tient en réalité qu'une place secondaire, camouflant à peine une idéologie beaucoup plus limitée, beaucoup plus renfermée, beaucoup plus "nombriliste".

Le premier des ouvrages "méditerranéens" de Kabaagaçlı, Merhaba Akdeniz (Bonjour, Méditerranée), parut en 1947. C'est là une date qui le rapproche de la série de conférences d'Atabinen ; pourtant, ainsi qu'il apparaîtra bien vite, le contenu, le style et les objectifs des deux auteurs sont tellement différents qu'il est pratiquement impossible d'établir un lien de parenté entre leurs ouvrages. Nous avons déjà évoqué le caractère historique et géopolitique des arguments d'Atabinen ; Kabaagaçlı puise dans une histoire bien plus lointaine, bien plus diffuse, pour bâtir une thèse qui tient plus d'une sorte de philosophie humaniste. Mais c'est surtout en matière d'objectifs et d'audiences que ces deux auteurs diffèrent. Les conférences d'Atabinen visaient toutes une audience étrangère, occidentale, qu'il fallait convaincre de l'utilité et de la légitimité de la présence de la Turquie en Europe ; Kabaagaçlı, lui, s'adresse à un public turc auquel il propose, dans des envolées souvent romantiques, une nouvelle vision du pays. C'est d'ailleurs ce dernier point qui accroît à nos yeux la valeur des thèses méditerranéennes du "pêcheur" : on y retrouve l'effort de créer une -nouvelle représentation du monde turc, une représentation qui, sur bien des points, va à l'encontre des idéologies dominantes et officielles de l'époque.

On ne s'étonnera pas de cet antagonisme entre l'auteur et l'Etat, lorsque l'on saura que sa propre aventure avait débuté par un exil politique de trois ans à Bodrum où il fut assigné à résidence. C'est à ce séjour forcé que Kabaagaçlı devra sa découverte de la symbiose de la terre (l'Anatolie) et de la mer (la Mer Égée) sur laquelle il bâtira ses visions idylliques d'un monde à découvrir. Jusqu'à sa mort, en 1973, le "pêcheur" se fera le porte-parole de cette vision fortement imprégnée d'une sensibilité méditerranéenne :

Il est difficile de dire depuis quand le turc qui y est parlé (à Halicarnasse) s'est paré de cet accent. Car ici, ce n'est pas d'un accent que le turc s'est paré mais d'une musique. Sa population est un vaste brassage de Lélèges, d'Hellènes, de Phéniciens, de Lydiens, de Cariens, de Turcs Seldjoukides. Le soleil qui fait mûrir les oranges fait pousser ici de belles gens. Les filles y sont généralement grandes, avec de longs cils et de longs doigts. L'air pur et sonore en a fait de chacune une Carmencita. Ces filles sont les soeurs des roses et des jasmins. Le sang tout chaud des côtes de la Méditerranée Grèce, Italie, midi de la France, Espagne et Anatolie méridionale- est partout le même. L'orangeur sait bien où il doit pousser. Turgut Reis [\(21\)](#) était de Bodrum. Il pillait toutes les richesses des rives de la Méditerranée pour les offrir à l'Anatolie. Je ne sous-entends pas que les filles des côtes espagnoles et italiennes étaient légères. Mais l'honneur est une chose, et les raids des levends [\(22\)](#) en leur temps étaient autre chose.

Les jours de noce, aux instruments bien connus, vient s'ajouter ici le darbuka [\(23\)](#) au son sombre et profond. Leur musique est une musique des sens. Mais plus qu'endormie, elle est vive et criarde. C'est là une

particularité de ceux qui boivent le vin d'un climat comme le muscat riche et odorant, doré sous le soleil de l'Égée. C'est pourquoi les airs et chansons d'ici rappellent énormément les jotas, les murcinos, les seguedillos et les malaguenas. [\(24\)](#)

Ce thème d'une culture et civilisation communes englobant tout le pourtour de la Méditerranée était repris par Azra Erhat, l'une des amies et disciples de Cevat Sakir. Son ouvrage intitulé Mavi Yolculuk (La croisière bleue) consacrait le nom sous lequel serait désormais connue l'aventure maritime -aujourd'hui l'un des éléments de base du tourisme turc en Mer Égée- qui consistait à s'embarquer sur une goélette (gulet en turc) et longer la côte et à mettre en pratique les principes de la philosophie du "pêcheur". C'est dans cet ouvrage qu'Azra Erhat se servirait de la figure romantico-exotique d'un vieux pêcheur de Bodrum pour illustrer la communauté de sentiments de la Méditerranée :

Mustafa Esin, connu à Bodrum sous le nom de Paluko, est un pêcheur septuagénaire aux yeux couleur de ciel, au regard perçant, à la moustache grise retombant sur les lèvres. Son corps maigre, fait de faisceaux de muscles noueux, exprime toute la rude force des hommes qui passent leur vie sur la mer à pêcher. On ne peut imaginer Bodrum ou Cova sans Paluko. Il doit savoir lui-même qu'il constitue un élément inséparable de ses rives puisque, bien qu'il ait marié et casé ses six enfants à Izmir, il ne quitte jamais Bodrum. Elles sont belles comme des biches, dit-on, les filles de Paluko. Lorsqu'on le lui fait remarquer, il se contente de répondre: "Ouais, elles sont belles! Mais à quoi sert la beauté; il suffit qu'elles soient vertueuses et honnêtes". Paluko est un homme intelligent. Bien des Fonctionnaires, bien des officiers lui ont demandé la main de ses filles, il a refusé. Il les a mariées à des menuisiers, à des cardeurs, à des épiciers. "Je ne veux pas d'un gendre qui me toiserait de haut" disait-il alors. Paluko est Crétois. Lorsqu'ils discutent avec le Pêcheur, vous auriez du mal à dire si la langue qu'ils utilisent est du turc, du grec ou de l'italien, c'est là probablement un sabir dans lequel viennent parfois se mêler des termes nautiques anglais, la langue de la Méditerranée qui, pendant des millénaires, a uni dans une civilisation mouvante et lumineuse bien des races et des nations. Notre affection pour Paluko provient du fait qu'il représente le pêcheur méditerranéen dans toutes ses particularités, du mouchoir attaché à la manière des corsaires aux brunes callosités de ses pieds. Il y a de cela quelques années, je me trouvais à Antibes, sur la côte méditerranéenne de la France. Un soir, alors que je regardais du haut de mon balcon, j'avais vu, assis sur le quai, un vieil homme au visage hâlé, à la longue moustache, à la nuque toute ridée et je m'étais écriée : "Mon Dieu, Paluko !". Mon ami m'avait détournée : "C'est le vieux pêcheur du village. Le pauvre ne peut plus prendre la mer et vit des aumônes des villageois. Il pose aussi pour les peintres". Je suis rentrée dans ma chambre en disant : "Notre Paluko est bien plus beau que lui".[\(25\)](#)

Pourtant, pour le "pêcheur" et ses disciples, la quête de la Méditerranée ne s'arrête pas là. Car, encore une fois, et contrairement à ce que tout cet jcuménisme semblerait suggérer, la Méditerranée n'est pas une fin en elle-même. Elle n'acquiert de valeur, aux yeux de ces auteurs, que dans la mesure où elle pourra être mise en rapport avec la destinée turque et plus encore, l'identité de la Turquie. Pour ce faire, un premier objectif sera de rattacher la Méditerranée au mouvement kémaliste. Quoi de plus pratique alors que de récupérer le fameux cri de guerre de Mustafa Kemal à la fin de la reconquête anatolienne et l'interpréter très librement afin d'en tirer un sens profondément méditerranéen. Le stratagème n'était pas nouveau ; Ismet Pacha lui-même en avait déjà fait usage, en 1932, lors de l'inauguration d'un monument symbolisant cet ordre :

Le Gazi et commandant en chef des armées avait indiqué une mer immense comme objectif. La Méditerranée est depuis des millénaires un bassin de civilisation et un lieu de passage de la politique mondiale. Ce n'est pas l'objectif représentant l'issue de cette bataille au lendemain du combat que le Gazi indiquait, mais plutôt le but que devait se fixer la nation turque d'acquérir la place d'honneur qu'elle méritait au sein de la civilisation , méditerranéenne. C'est là le miracle de cette période historique que nous nommons lutte nationale. Bien des nations ont voulu, artificiellement et par la force, écarter la nation turque de la Méditerranée dont elle avait, pendant des millénaires, dominé la civilisation et la politique. Mais la nation turque, par sa propre volonté et par son invincible détermination, a su recouvrer sa place et son rôle dans la Méditerranée.

Les dix dernières années ont encore une fois démontré que la place de la nation turque en Méditerranée n'est pas seulement son droit, mais aussi une chose légitime et nécessaire que l'on doit souhaiter pour le bien de l'humanité et de la civilisation. La Turquie, grâce à son rôle de puissant gardien, à son amitié loyale et honnête et à sa grandeur et son pacifisme au sein de la famille des nations, est un élément indispensable de la Méditerranée. [\(26\)](#)

Cevat Sakir Kabağaç se contentait donc de reprendre à son compte cette parabole, sans omettre de l'agrémenter d'éléments culturels rehaussant le caractère supranational de l'espace méditerranéen. Car, contrairement à Ismet Pacha qui rêvait d'insérer la Turquie dans un nouvel équilibre géopolitique, le but premier du "pêcheur" était de légitimer une appartenance culturelle et civilisationnelle.

Ethniquement parlant et de bien d'autres points de vue, la Méditerranée pourrait bien être considérée comme le sixième continent du monde. Les géographes, &une manière arbitraire, ont découpé de gros morceaux de terre en continents, nommant l'un l'Europe ou l'autre l'Asie. De ce fait la Méditerranée s'est retrouvée bordée de trois continents. Or les côtes méditerranéennes ne sont ni l'Europe, ni l'Asie, ni l'Afrique; elles sont la Méditerranée. L'Afrique commence au Sud du grand désert de sable. La Grèce, la France, l'Espagne ne sont pas l'Europe, elles sont toutes la Méditerranée. Prenez des gens provenant des quatre coins les plus éloignés du globe et éparpillez-les le long des rives de la Méditerranée: ils succomberont sous peu au charme du sixième continent et deviendront méditerranéens jusqu'à la moelle. La Méditerranée, telle ses eaux, est une histoire bleue et fluide de l'humanité. C'est pourquoi les paroles de "Soldats, votre premier objectif est la Méditerranée !" (d'ailleurs on ne peut désormais plus appeler cela "des paroles" !), bien plus qu'un commandement guerrier, ont un sens profond. Car l'Anatolie, ce n'est pas l'Asie, c'est la Méditerranée.

Mais là où la Méditerranée est encore plus excessivement méditerranéenne, c'est en Méditerranée orientale. Ce n'est pas là littérature ou poésie ; c'est la réalité. D'autres régions du globe ne peuvent se vanter que d'une seule civilisation qui toutefois on la leur accorde. La Méditerranée orientale et son pourtour peuvent bomber le torse au nom des civilisations sumérienne, acadienne, babylonienne, assyrienne, égyptienne, hittite, perse, minoenne, ionienne et grecque. (27)

Les apparences sont toutefois trompeuses, car tous ces beaux discours méditerranéens servent en fait de prétexte à promouvoir une cause bien plus restreinte dont l'acteur principal n'est pas la Méditerranée mais l'Anatolie. On découvre bien vite en effet que les thèses échafaudées par Cevat Sakir et ses émules ont pour but premier de légitimer les origines anatoliennes de la civilisation méditerranéenne et, de ce fait, de l'identité turque.

L'Anatolie est le berceau de toutes les civilisations méditerranéennes. Ce n'est pas un rêve, mais une réalité, un processus historique. (28)

C'est ainsi une légende des origines qui voit le jour, légende où l'Anatolie aura le beau rôle, celui d'avoir généré la Méditerranée, de lui avoir donné vie et d'avoir, à long terme, donné l'élan au développement de la civilisation occidentale :

Ces îles sont appelées "Cyclades", ce qui veut dire "cercle". Mais l'Archipel (la Vieille Mer) ou la Mer des Iles, est un semis d'îles. Comme si un géant -l'Anatolie- se tenant tout droit, avait semé sur la mer, d'un geste large et généreux les graines d'îlots qu'il tenait dans sa paume, et comme si les îles en étaient nées par la suite...

La Mer des Iles est ainsi devenue, comme on l'a vu en Crète, le maître de navigation de l'homme. Ainsi, la voile et la rame sont-elles devenues, aux yeux des hommes, aussi importantes que le soc et la charrue.

L'homme, qui, tout d'abord effrayé par la mer, se tenait sur son rivage en la regardant et en regardant l'île, n'a su résister à l'appel de la mer qui lui a chuchoté dans l'oreille de l'âme "Viens, viens, n'aie pas peur mon enfant". Il est &abord allé en radeau jusqu'à l'île la plus proche. Puis, alors qu'il faisait le tour de l'île la plus proche, quelques îles alentour se mirent à rire, en disant "Bravo, il a fini par traverser et arriver". Que faire contre l'attrait de l'inconnu qui vous tiraille l'âme, et même des mèches de cheveux ? C'est comme ça que l'amour de la mer est né sur toutes les rives de la Méditerranée. Italie ! Espagne ! Algérie ! Christophe Colomb ! Magellan ! Pirî Reis ! Ils ont rêvé de l'au-delà de l'horizon. La nature infinie s'est dévoilée dans leur regard. Dans l'innocence de ces petits d'homme qui ne connaissaient ni ne comprenaient l'argent ou l'esclavage, dans l'étendue sans fin de leur regard, qu'est-ce que c'était que l'Océan Atlantique, l'Océan Pacifique, l'Océan Indien ? Une goutte d'eau, une larme ! Grâce à eux, le globe terrestre est devenu une balle en caoutchouc que l'on achète à cinquante piastres chez l'épicier du coin et que les petits d'homme se lancent et rattrapent ! (29)

Il s'agit donc avant tout d'une réaction aux "thèses turques d'histoire" des années 1930, une tentative de rejet des propos de pureté ethnique avancés par une intelligentsia nationaliste. Cet "Anatolisme " (30) reflète donc le désir de prouver aux Turcs que la quête pan-turkiste et pan-touranienne des origines n'est qu'une futile et nocive fuite en avant et que la vraie richesse réside dans la nature hétérogène de la civilisation anatolienne.

Ces légendes [anatoliennes] ne se sont pas contentées d'imprégner ces monts et ces rochers, elles se sont gravées dans l'âme de tous les hommes et sont pratiquement devenues leur patrie culturelle. Pourtant, nous refusons d'adopter ce que ces lieux qui sont notre patrie de fait ont inspiré à d'autres hommes que nous. Ce refus nous pousse à un chauvinisme et une agressivité que l'on découvre dans presque toutes les dimensions de notre vie aujourd'hui.

Les cartes n'accordent jamais à l'Anatolie le premier rôle qu'elle a joué dans l'histoire. L'Anatolie n'y est qu'un petit coin de l'Asie s'allongeant vers l'Occident. Pour l'histoire de la période classique, l'Anatolie n'est représentée successivement que comme une province des empires perse, macédonien et romain. Alors que l'Anatolie est une région qui, à la jonction des trois grands continents que sont l'Asie, l'Europe et l'Afrique, a joué le rôle d'un pont pour ceux qui voulaient passer de l'un à l'autre de ces continents. Les masses de migrants et les armées des conquérants en marche pour de nouvelles invasions ont sans cesse traversé l'Anatolie. Ils n'ont pas massacré les peuples qu'ils y ont trouvés, mais ils s'y sont constamment mélangés. En dernier, nous autres Turcs sommes arrivés et nous nous sommes mélangés à eux. À tel point que nous sommes devenus encore plus métissés que les Américains. En fin de compte, nous avons dans nos veines le sang de tous les hommes. qui sont venus de temps à autre en Anatolie et ont possédé cette terre plus ou moins longtemps. Bien que la culture ne soit pas une affaire de sang, nous sommes les héritiers de fait et de droit de toutes les choses que nous refusons sous prétexte qu'elles nous sont étrangères. [\(31\)](#)

Pourquoi ce pays nous appartient-il ? Parce que nous l'avons conquis avec quatre cents guerriers à cheval venus d'Asie centrale ? Ceux qui le prétendent ne considèrent pas vraiment ce pays comme leur patrie. Ils se sentent exilés dans leur propre pays. Les Hittites, les Phrygiens les Grecs, les Perses, les Romains, les Byzantins, les Mongols ont eux aussi tour à tour conquis l'Anatolie. Et alors ? L'Anatolie ne leur a pas appartenu, c'est eux qui ont fini par appartenir à l'Anatolie.

Ce pays est à nous parce qu'il est à nous, et non parce que nous l'avons conquis. Même si les gens venus de l'extérieur devaient constituer une majorité parmi nous -ce qui n'est bien sûr pas le cas- ils se sont tous mélangés. Nous sommes désormais à la fois les conquérants et les conquis. C'est nous qui assimilons, c'est encore nous qui sommes assimilés. C'est pourquoi, tout ce qui se trouve dans notre pays, du plus ancien au plus récent nous appartient. L'histoire de notre peuple est l'histoire de l'Anatolie. Nous fûmes tour à tour païens, puis chrétiens, puis musulmans. C'est ce même peuple qui a bâti les temples, les églises les mosquées. C'est encore nous qui remplissons les gradins des théâtres de marbre blanc ou les sombres caravansérails. Nous nous sommes tournés tour à tour vers les steppes et vers la mer bleue. D'innombrables états, d'innombrables civilisations se sont élevées sur nos épaules, nous ont écrasés de leur poids. Nous avons parlé soixante-douze langues avant de nous fixer sur le turc. Nous ressentons encore le goût de chacune de ces langues sur notre palais. Regardez donc les noms de nos mois, de nos jours, de nos villages, de nos villes. Combien de mains différentes se sont jointes dans différentes rondes populaires, dans des horon, dans des halay. L'Orient et l'Occident se sont emmêlés en nous. Nous ne sommes pas l'un ou l'autre, mais l'un et l'autre. L'Anatolie s'est exprimée par la bouche de Mevlâna

Viens, viens, qui que tu sois, viens

Mécréant, adorateur du feu, idolâtre, viens quand même

Notre couvent n'est pas le lieu des désespérés

Même si tu as renié tes vœux par cent fois, viens quand même.

Nous sommes différemment turcs, différemment musulmans. Ce qui domine, dans notre levain, c'est l'Anatolie, berceau de toutes ces civilisations. [\(32\)](#)

Discours humaniste, allant à l'encontre des tendances nationalistes et exclusionnistes de l'époque, l'Anatolisme du "pêcheur" permettait aussi de se défaire de certains complexes d'infériorité découlant de l'occidentalisation à laquelle la nation turque avait été exposée depuis plus de cent ans. En effet, à partir du moment où l'on admettait que l'Anatolie était à l'origine des civilisations antiques et, par conséquent de la civilisation occidentale, le processus d'occidentalisation devenait une forme de ressourcement, de retour aux origines. Il n'y avait donc plus de raison de percevoir comme étrangère cette civilisation moderne vers laquelle la Turquie se tournait ; tout au plus pourrait-on rire de ce quiproquo tragi-comique qui avait obligé les Ottomans puis les Turcs d'importer et d'imiter ce qui en fait leur avait toujours appartenu de droit en leur qualité d'Anatoliens.

Pendant la période des Tanzimat [\(33\)](#), on a tenté de se défaire de l'effet réactionnaire de l'Orient en se tournant vers l'Occident. Les robes et les turbans furent abolis, pour être remplacés par la stamboulina et la chéchia. À tel point qu'Alexandre Dumas comparait nos ancêtres d'alors à de noires bouteilles de vin bouchées à la cire rouge. Par la suite, d'après ce que disait Tevfik Fikret au sein du mouvement littéraire du Servet-i Fünun [\(34\)](#) notre science devait changer de sujétion et s'attacher à l'Occident. Cette science occidentale, nous l'avons prise pour une science étrangère, alors que le berceau de la civilisation occidentale se trouve en Anatolie. La plupart de ce que lisent les enfants en Occident n'est autre que les

anciennes légendes d'Anatolie. Nous sommes, ici-même, les enfants des hommes qui ont créé cette culture. Pourtant, il y a de cela à peine cinquante ou soixante ans, à l'époque où nous parlions de sujétion à la science occidentale, les oeuvres de cette culture, telles l'Aphrodite de Milo, la Victoire de Samothrace, l'Artémisium d'Ephèse, l'autel de Zeus de Pergame et la Mausolée d'Halicarnasse étaient, l'une après l'autre, arrachées des territoires ottomans. Pendant ce temps, fiers de notre occidentalisation, nous arborions le fez (35) et la stamboulina (36). Quelle utilité y avait-il de prendre à l'Occident ses fleurs pour les attacher par un fil de coton aux branches desséchées de nos anciens arbres, alors que le tronc et les racines qui avaient fait éclore ces fleurs étaient encore sur nos terres ? (37)

Le tour était joué. Par d'habiles reconstructions historico-mythologiques ces intellectuels humanistes faisaient d'une pierre trois coups. D'une part, ils parvenaient à refouler les courants nationalistes qui prétendaient turquifier le passé de la nation par des références exogènes en les remplaçant par une construction centrée sur l'Anatolie même. D'autre part, ils substituaient à un scénario ethnociste -voire raciste- une thèse humaniste fondée sur l'idée d'un brassage de cultures et de civilisations. Enfin, ils tentaient d'enrayer le complexe turc d'infériorité vis-à-vis de l'Occident en démontrant que la civilisation occidentale n'était après tout que le dérivé d'une culture profondément anatolienne. Un seul point restait à régler : il fallait à tout prix se défaire du mythe de la Grèce civilisatrice -berceau de la civilisation occidentale- et tenter de prouver que, contrairement aux idées reçues, la Grèce elle-même tenait sa civilisation de l'Anatolie. Kabaagaçlı et ses disciples s'y employèrent avec vigueur et même avec une hargne qui jurait étrangement avec leur attitude - générale d'oecuménisme et d'humanisme :

Venons en à la question de la Grèce. Ce monde de la Grèce antique, que nous considérons comme une école, de même que toutes les nations, parce qu'il est un bien commun de l'humanité, nous y avons contribué au moins autant que la Grèce elle-même. Pourtant, cette contribution, nous l'avons dédaignée pendant des siècles et nous avons attendu qu'elle nous revienne une fois mise en valeur par les étrangers. Alexandre, tout d'abord, dont le nom était anatolien, semble-t-il, et dont Artémis était venue saluer la naissance en se déplaçant d'Anatolie en Macédoine, puis les Romains, qui considéraient eux-mêmes que leurs ancêtres étaient anatoliens, puis les Arabes, qui se sont servis d'une culture grecque de seconde et même de troisième main, puis les Européens, dont bien des rois se sont vantés d'être d'origine troyenne, tous, les uns après les autres, nous ont revendu ce qu'ils nous avaient pris. C'est nous qui avons concocté les plus belles légendes, au Mont Bozdag, au Mont Ida, aux Monts Bes Parmak, ce sont les étrangers qui les ont servies. Il n'y a guère que nous qui n'ayons pas su apprécier Homère, cet enfant de l'Anatolie. Ce même Homère dont l'âme chaleureuse était entièrement dévouée à l'Anatolie et qui, malgré toutes les pressions, exprima la colère sourde qu'il ressentait à l'égard des destructeurs de Troie et dont les véritables louanges s'adressaient à Hector, et non à Achille. (39)

Selon Nietzsche, le miracle grec repose sur deux éléments, deux concepts personnifiés par deux créatures divines : Apollon et Dionysos, soit la créativité intelligente limitée par des dimensions humaines et la créativité débordante, ne connaissant pas de bornes et en pleine communion avec la nature. Du mélange de ces deux tendances est née la tragédie, et c'est là qu'il faut rechercher le secret de ce miracle. Or aussi bien Apollon que Dionysos sont des personnalités divines créées par l'Anatolie. Apollon prend probablement ses origines en Lycie, c'est-à-dire dans cette région s'étendant de Fethiye à Antalya. Quant à Dionysos, c'est une divinité asiatique, qui n'a été adoptée que bien plus tard par la Grèce. En fait, Dionysos n'est autre chose qu'une personnification masculine de la divinité-mère anatolienne, Cybèle. (40)

Parti d'un idéal trans-méditerranéen, l'utopie du "pêcheur" finit donc par s'enliser dans une démagogie qui, sous bien des aspects, deviendra tout aussi nationaliste que d'autres visions et représentations identitaires turques." De la Méditerranée il ne restera, en fin de compte, que l'épithète "bleu", dépouillée de toutes ses connotations initiales et étrangement associée à la terre anatolienne. (42)

Est-ce là une confirmation de ce que nous avons dit tout au début concernant l'incapacité de la Turquie à générer de véritables représentations méditerranéennes ? Probablement, car s'il existe un dénominateur commun entre toutes ces représentations pseudo-méditerranéennes, c'est bien une sorte de nombrilisme turco-centrique qui réduit systématiquement la dimension méditerranéenne à un support identitaire turc, qu'il soit dirigé vers un public extérieur ou, au contraire, local. La Turquie est donc essentiellement incapable "d'aller vers" la Méditerranée et de considérer celle-ci dans sa totalité, au-delà des contacts directs et immédiats quelle pourrait avoir avec le monde turc. Mais est-ce là un phénomène vraiment singulier ? Peut-on vraiment attendre de la Turquie -ou même de tout autre pays du pourtour méditerranéen- d'avoir une telle vision d'ensemble transcendant le cercle restreint des considérations politiques immédiates ? L'Italie et la France, riches d'une expérience et d'un rayonnement culturels et coloniaux en Méditerranée constituent très probablement les seules exceptions à cette règle. L'expérience "coloniale" ottomane -il est fort douteux que le terme convienne véritablement- n'a jamais eu ni l'ampleur ni la profondeur requises pour un tel imaginaire.

Pour la Turquie contemporaine, la Méditerranée est un cul-de-sac plus qu'un espace d'ouverture. Les relations tendues avec la Grèce avaient déjà fait de la Mer Egée une aire de conflit latent ; la crise chypriote achèvera de confirmer l'isolation de la Turquie dans un coin de la Méditerranée. Quant au reste de la Méditerranée, il est en grande partie masqué par des représentations beaucoup plus fortes : monde arabe pour le bassin oriental et la côte méridionale, Europe pour les rives septentrionales... Aucune construction méditerranéenne ne pourra vraiment combler le fossé qui s'est désormais creusé entre ces différentes régions et leur représentation dans les perceptions turques.

Il est d'ailleurs intéressant de noter que la Mer Égée a largement supplanté la Méditerranée dans les soucis et représentations turques d'aujourd'hui. Quelles soient constructives ou conflictuelles, ces représentations n'acquiescent une formulation quelque peu concrète que dans une optique égéenne, en raison de la proximité réelle de cette mer avec l'espace turc et de son inclusion dans un *lebensraum* politico-

culturel. Il va sans dire que le conflit l'emporte généralement sur la collaboration, aussi bien au niveau du discours politique que des constructions littéraires. Après tout, comment nier que même la philosophie "bleue" de Kabağaçlı et de ses disciples, tout humaniste qu'elle fit, débouchait sur un conflit turco-grec au sujet de la paternité d'une civilisation égéenne.

Toutefois - et c'est là un phénomène relativement récent - des courants conciliateurs tentant d'établir des contacts entre les deux bords de cette mer d'incompréhension et d'animosité ont commencé à poindre, notamment en matière de création littéraire et musicale. Ainsi note-t-on chez un public turc "éclairé" (43) un intérêt croissant pour la musique grecque dont on découvre avec fascination les affinités avec la musique turque. La littérature, elle aussi, se fera de plus en plus l'écho de ce courant "sympathique" unissant les deux peuples autour d'une communauté de mœurs et de culture. Ces tendances sont, faut-il le préciser, extrêmement marginales ; elles pèchent par ailleurs souvent par un excès de complaisance, de fascination pour "l'autre" et par une tendance très nette à inventer un paradis perdu de coexistence et d'harmonie intercommunautaires. En un mot, on pourrait facilement reprocher à ces constructions un conformisme "bon ton", une sorte de "political correctness" un peu trop poussée. Elles ont toutefois le mérite de s'intéresser à "l'autre" pour ce qu'il est et non pour en tirer des conclusions sur soi. De même, elles s'intéressent souvent à l'individu et au vécu individuel, ramenant ainsi à une échelle humaine ce qui avait été, jusque-là, fondu dans des constructions théoriques ou pseudo-théoriques. Le succès remporté de part et d'autre de cette mer par certaines de ces œuvres (44) prouve à quel point elles répondaient à une sensibilité et un besoin authentiques, aussi marginaux qu'ils fussent par rapport aux tendances et perceptions dominantes.

Mais, encore une fois, est-ce là une véritable contribution méditerranéenne ? L'obsession réciproque l'un pour l'autre de ces "frères ennemis" puise-t-elle son inspiration dans une vision ou une problématique méditerranéennes ? Le vécu d'un passé historique commun -antagonismes, rivalités, amour, haine, fascination- et ses ré-interprétations contemporaines, sans cesse renouvelées, pèsent bien trop lourd dans la balance pour permettre à la Méditerranée de se dégager et de s'imposer au-delà des limites d'un égéanisme ou d'un anatolisme restreint (45). Il semble donc que la Méditerranée est bel et bien vouée à une perception extrêmement stérile et stéréotypée empruntée à la mythologie touristique de nos jours : mer bleue, maisons blanches, huile d'olive, thym et romarin...

Et si, en fin de compte, la Méditerranée n'était vraiment plus que cela ? Ne pourrions-nous pas inverser notre raisonnement initial et, au lieu de chercher coûte que coûte des représentations méditerranéennes turques, nous demander si, après tout, l'absence de représentations "cohérentes" ne témoigne pas de l'absurdité d'une telle quête, plutôt que d'une incapacité à les générer ? Peut-on en toute justice reprocher à la Turquie de percevoir comme arabe plutôt que méditerranéenne une région qui se reconnaît et se définit elle-même dans l'arabité, ou comme européenne une autre qui revendique l'Europe d'avant de penser même à la Méditerranée ? La myopie turque qui se fixe sur la Mer Egée et empêche de voir plus loin n'a-t-elle pas son pendant en Grèce ? Si les représentations méditerranéennes sont à tel point affaiblies dans une majorité des pays riverains, est-il vraiment intéressant d'essayer de reconstruire, voire même de réinventer, une identité qui n'a plus d'incidence réelle sur les équilibres contemporains ?

Le problème réside probablement dans le fait que le discours méditerranéen n'a plus grand chose à proposer qui puisse rivaliser avec les options politiques ou culturelles de notre temps. A une époque où les frontières entre Nord et Sud, Occident et Orient ne cessent de s'accroître, il est de plus en plus difficile de générer et de gérer l'idée d'une Méditerranée à laquelle il incomberait de chevaucher et transcender ces divisions profondes.

Dans le cas concret de la Turquie, il suffit de comparer les contextes respectifs de l'adhésion à l'OTAN dans les années 1950 et de la situation présente d'adhésion sans cesse reportée (aux calendes grecques ?) à l'Union Européenne pour comprendre ce changement. L'OTAN, alliance militaire et politique sans retombées ou implications culturelles ni même économiques, prenait sa force dans la constitution d'un bloc défensif

contre "l'autre", en l'occurrence l'Union Soviétique. Une telle alliance n'imposait donc pratiquement aucune définition de ses éléments constitutifs si ce n'est par opposition à l'ennemi -réel ou imaginé. Cela laissait donc le champ libre à toutes sortes de définitions et de représentations parallèles au sein de l'alliance, telle la thèse méditerranéenne défendue par Atabinen. Aujourd'hui, l'Union Européenne se définit en communauté dans le sens le plus fort du terme et exige par conséquent de ses membres une conformité à des normes qui vont bien au-delà de celles du projet initial d'une simple communauté économique. Si la Turquie s'en trouve exclue, elle est consciente de ce que cela tient à des critères qui ne sont pas uniquement économiques et qui relèvent aussi bien du politique, du culturel, voire même du religieux. Dans la situation actuelle, une revendication européenne par le biais de la Méditerranée n'a donc plus de sens, puisque l'objectif visé -l'Europe- possède désormais une définition interne extrêmement cohérente, quasiment imperméable à toute tentative d'accès détournée.

Une situation similaire, ou du moins débouchant sur des résultats similaires, peut être observée en ce qui concerne les deux autres extrémités -orientale et méridionale- de la Méditerranée. Si l'arabité et/ou l'Islam masquent le plus souvent toute référence méditerranéenne dans les représentations turques de ces régions, c'est après tout, en grande partie le reflet de la domination de ces identités dans la définition que donnent d'eux-mêmes la plupart des états et nations qui y sont implantés. Que ce soit dans la perception négative des éléments "progressistes" de la société turque ou dans les constructions valorisantes de l'élément "conservateur/réactionnaire", l'Islam en particulier est une référence bien plus présente que toute autre formulation possible.

Poussons donc cette remise en question jusqu'au bout. Si la Turquie est incapable de générer une représentation cohérente de la Méditerranée et, plus encore, si cette incapacité est en fait le reflet d'une évaluation réaliste de la futilité d'un tel projet, faut-il insister sur la nécessité de dégager "les formes éventuelles d'une vision commune de la Méditerranée" ? Comment ne pas remarquer par ailleurs que les rares initiatives d'analyser, d'observer, de questionner mais aussi de promouvoir la méditerranéité - et ce projet en est un exemple- proviennent presque exclusivement de l'Europe méditerranéenne ? D'aucuns pourraient prétendre y voir. un habile stratagème destiné à neutraliser une "autre" Méditerranée en lui donnant l'illusion d'une intégration avec l'Occident tout en la gardant à distance : garde-fou pour des pays riverains susceptibles de basculer dans un autre monde, prix de consolation pour des nations fatiguées de faire les cent pas aux portes de l'Europe...

L'existence d'un tel "complot" ne changerait guère les choses. Il y a peu ou pas de chances que la Turquie -tout comme bien d'autres pays de la région - se découvre tout à coup une vocation trans- ou pan-méditerranéenne. Les enjeux et les équilibres politiques, économiques et culturels actuels font que l'idée méditerranéenne sera très probablement vouée à une carrière de curiosité intellectuelle, puisant son inspiration dans la nostalgie historique, l'utopie humaniste, voire même dans le poncif touristique. Dans un monde régi par des considérations par trop réalistes, la marginalisation qui en découlera est sans doute inévitable. Mais le jeu en vaut peut-être la chandelle car, après tout, le thym, le romarin, les maisons blanches et la mer bleue, ce n'est pas si mal que ça...

Une relecture attentive du texte qui précède me pousse à rédiger ce post-scriptum afin d'éviter tout risque de malentendu sur certaines remarques et, surtout, sur une attitude qui me paraît pour le moins prêter à confusion. Le choix d'un post-scriptum plutôt que d'un remaniement du texte est un choix personnel, donc discutable, dû à un désir d'expliquer une prise de position sans avoir à la renier. J'ose espérer que le format de ce texte, mi-analyse, mi-essai, excusera la liberté prise dans l'élaboration de cet addendum.

Il s'agit essentiellement de clarifier deux points. Le premier concerne le ton qui se dégage du texte et qui me paraît, rétrospectivement, un peu trop cynique, sarcastique, acerbe. Le second, souvent lié au premier, relève tout d'abord d'une évaluation peut-être trop sévère du bilan des projets méditerranéens turcs et, dans un deuxième temps, d'une appréciation probablement trop négative de l'importance et de la portée des représentations méditerranéennes.

Dans un cas comme dans l'autre, cette attitude négative est essentiellement due à un sentiment de colère et de frustration. Colère à la vue de la stérilité des discours identitaires turcs. Colère à l'idée qu'aucune des représentations proposées n'a été capable de transcender le réductionnisme d'un discours nationaliste primaire. Colère face à la réalisation que le discours humanitaire gauchisant de l'école "bleue" ait pu tomber dans le piège d'un nationalisme sournois alors qu'il prétendait combattre le chauvinisme. Colère devant le fait que ce discours soit encore aujourd'hui évoqué avec une absence totale d'esprit critique et de reconnaissance de ses défaillances. Frustration de voir que la compartimentalisation du monde aujourd'hui interdit pratiquement la moindre passerelle jetée par-dessus les fossés de la "mondialisation". Frustration,

enfin, de sentir que de telles ouvertures sont presque systématiquement vouées à devenir des leurres politiques ou à se marginaliser d'elles-mêmes au sein de cercles restreints de rêveurs ou d'intellectuels.

Cette prise de position peut-être trop intransigeante ne devrait cependant pas être perçue comme une remise en question de la validité du projet qui nous réunit. Bien au contraire, je tiendrais à souligner à quel point cette réflexion sur les représentations méditerranéennes se révèle utile pour dévoiler et exposer les défaillances et la pauvreté du weltanschauung d'une nation. Mais au-delà de cet avantage détourné, qu'il me soit permis d'apporter les correctifs suivants au bilan établi précédemment :

- Bien que restées marginales, les représentations méditerranéennes ont contribué à remettre en question, faute de pouvoir les ébranler, un certain nombre de valeurs du nationalisme turc. Elles ont donc, de ce fait, contribué à une évolution positive vers un adoucissement des critères de définition de la nation, même si elles n'ont pu éviter, à long terme, d'être dévorées par des représentations plus fortes. - Cette "entrouverture" par le biais de la Méditerranée a donné naissance au phénomène récent d'une quête de l'autre dans le contexte plus restreint de la Mer Egée. S'il est vrai que ce courant reste encore relativement marginal et qu'il manque encore d'une certaine spontanéité, il est aujourd'hui permis d'espérer d'en tirer des résultats d'une valeur portée bien supérieure à celle de tout ce qui l'a précédé. Car, l'intérêt de l'interface entre la Turquie et la Grèce réside dans le fait qu'elle recoupe trois dimensions de très grande importance : l'histoire, prenant ses racines dans une cohabitation souvent douloureuse mais toujours intime, la géographie, découlant du partage d'un espace cohérent et pouvant déboucher sur une réévaluation de la Méditerranée à plus grande échelle et, enfin, la politique, acquérant une plus-value notable depuis l'inclusion de la Grèce dans l'Union Européenne. Il ne serait donc pas vain de voir dans cette confrontation un énorme potentiel qui pourrait aller jusqu'à briser les barrières qui isolent la Turquie et la confinent à un cul-de-sac politique et culturel.

- Le programme -notre programme- doit s'interroger sur les représentations de la Méditerranée, mais aussi sur l'absence ou les distorsions possibles de ces représentations. Plus encore, la question de la marginalité de la Méditerranée et de ses représentations doit être abordée sans ambages. Le risque de marginalisation -le problème du poncif touristique, des réinventions nostalgiques ou du leurre politique évoqués plus haut- ne devrait pas être perçu comme un obstacle insurmontable et une preuve de futilité, mais bien comme un défi à relever. Car, si la Méditerranée offre aujourd'hui un atout et une promesse d'avenir, c'est essentiellement dans sa capacité potentielle de surmonter et transcender des barrières idéologiques et d'ouvrir une brèche dans des ghettos culturels, un peu à l'image de ce qu'elle n'a fait que trop imparfaitement dans le cas turc.



Notes

(1) Étienne Copeaux, De l'Adriatique à la Mer de Chine, les représentations turques du monde turc à travers les manuels scolaires d'histoire, 1931-1933, Thèse de doctorat en géographie historique, Université de Paris VIII, 1994, pp. 393-396. Voir aussi, du même auteur, "Manuels scolaires et géographie historique : le cas turc. Étude d'un corpus de cartes historiques scolaires", Hérodote, 1994, 74-75, pp. 196-224 et cartes en appendice.

(2) Rechid Saffet Atabinen, Les Turcs occidentaux et la Méditerranée, Istanbul, Touring et Automobile, Club de Turquie, 1956.

(3) Rechid Saffet Atabinen, "Contributions turques à la sécurité et à la civilisation méditerranéennes", Conférence faite à Paris le 21 juin 1950 à l'amphithéâtre de l'École Supérieure des Beaux-Arts, Les Turcs occidentaux et la Méditerranée, Istanbul, Touring et Automobile Club de Turquie, 1956, p. 56.

(4) Ibid. pp. 59-60.

(5) Ibid. p. 61.

(6) "Les civilisations française, italienne et turque ont marché de pair dans le Proche-Orient, avec des apports réciproques, pour l'enrichissement moral et intellectuel de tous ses habitants" (Ibid., p. 66).

(7) "Sur le pourtour de la Méditerranée, certains peuples mineurs de traditions anarchiques que les intrigues occidentales prétendaient vouloir délivrer du joug turc- ne paraissent guère par la suite avoir témoigné la moindre reconnaissance envers ceux dont la politique à courte vue les avait continuellement dressés contre la discipline de la Pax Ottomana qui, durant au moins quatre siècles, leur avait permis d'exister, de se multiplier, de s'enrichir et de conserver leur culture sous la sauvegarde des armes turques" (Ibid., pp. 66-67).

(8) Le thème de l'inconscience et des erreurs d'appréciation des puissances occidentales au dix-neuvième siècle et de la "trahison" qui s'ensuivit à l'égard des Turcs est un thème récurrent des conférences d'Atabinen. Certains auteurs turcophiles servent ainsi à exprimer le mea culpa européen tant attendu : "Je ne veux pas clore ces citations déjà longues des paroles prophétiques de Lamartine sans rappeler celles qu'il transcrit de Napoléon I^{er} regrettant, un soir de Janvier 1813 aux Tuileries, en présence du Maréchal Davoust, du comte de Lobau et du comte de Rambuteau, -qui les rapporte,-"de n'avoir pas connu plus tôt l'importance du contrepois turc à Constantinople pour la liberté de la Méditerranée." Il semble que ces pages aient été écrites aujourd'hui" (Atabinen, "Lamartine", Conférence faite le 23 décembre 1940 en commémoration du 150^e anniversaire de la naissance de Lamartine à l'université d'Istanbul, Les Turcs occidentaux et la Méditerranée, p. 42) ; "Il (Pierre Loti) adjure l'Europe de ne pas se laisser égarer par les campagnes tendancieuses des vieilles diplomaties qui avaient l'habitude de troubler les eaux pour y pêcher à leur aise, de ne pas faciliter leur jeu, de juger clairement et objectivement la situation en Orient, de ménager l'avenir en respectant la justice. "Les Alliés qu'il faut à la France, écrit-il, sont les Turcs. C'est par eux que nous tenons les clefs de la Méditerranée et de sa civilisation" (Atabinen, "Pierre Loti. Héroïque ami des Turcs", Conférence faite à Paris le 30 juin 1950 au Palais de l'Institut de France, Les Turcs occidentaux et la Méditerranée, p. 84).

(9) Atabinen, "Turcs et Italiens en Méditerranée", Conférence faite à l'université de Venise (Ca' Foscari) le 7 mai 1952, Les Turcs occidentaux et la Méditerranée, p. 114.

(10) Atabinen, "Contributions turques à la sécurité et à la civilisation méditerranéennes", p. 67.

(11) La Grèce fait souvent les frais des attaques d'Atabinen : "L'erreur incorrigible des Occidentaux qui, en un siècle, a engendré cinq conflagrations orientales et deux guerres mondiales, sera d'avoir cédé à l'avidité sans limite, ni scrupule des Grecs et des Slaves (Atabinen, "Turcs et Italiens en Méditerranée", p. 114). Cet "enfant gâté" de l'Europe est perçu comme l'un des principaux responsables de l'oubli, voire même de l'injustice dont les Turcs furent souvent victimes : "Constans, alors ambassadeur de France à Istanbul, qui n'était pas politiquement philhellène, partageait l'opinion de Loti en ce qui concerne "ces bougres qui, depuis 3000 ans, exploitent effrontément la crédulité du monde"" (Atabinen, "Pierre Loti..... p. 89

(12) Rappelons ici la référence aux "peuples mineurs de traditions anarchiques" (n. 7 supra). De même, ce passage révélateur sur la relation entre la culture turque-ottomane et les formations "marginales" de la périphérie impériale au sein d'une "civilisation méditerranéenne" : "Cependant, même complètement détachées de l'Empire ottoman, toutes nos anciennes provinces qui, de 1800 à 1922, avaient recouvré leur pleine autonomie par des interventions étrangères, conservent encore, plus ou moins, l'empreinte de la civilisation turque, malgré les efforts systématiques que les nationalismes et le communisme mettent à les effacer. Je ne saurais préciser ce qu'il en est aujourd'hui. Mais avant la dernière guerre mondiale, la moitié au moins des termes relatifs à l'habitation dans les Balkans étaient turcs, au point de se demander si ces gens n'avaient pas de demeures fixes avant notre domination. Les folklores russe, magyar, roumain, bulgare, yougoslave, grec, syrien, arabe, irakien, égyptien, tripolitain, tunisien et algérien, la musique, les danses, la cuisine l'habillement, l'architecture de ces pays se rattachent, à peu de différence près, aux traditions et coutumes des Turcs-Ottomans qui les tiennent eux-mêmes de leurs ancêtres eurasiens" (Atabinen, "Contributions turques..... p. 65).

(13) Il s'agit d'une vingtaine de cartes dressées par des élèves de la classe de 5^e du Lycée Saint-Joseph à Istanbul, pendant l'année scolaire 1997/98. Les élèves en question étaient âgés d'environ 13-15 ans. Le projet résulte de l'initiative de M. Olivier Gaté, que je remercie ici d'avoir bien voulu m'autoriser à utiliser ces

cartes. Je remercie par ailleurs M. Étienne Copeaux d'avoir attiré mon attention sur ces cartes et M. Ali Aksen de m'avoir aidé à établir un contact avec M. Gaté qui avait quitté la Turquie.

(14) Seinseddin Sami [Fraschery], *Kamus-ül A'lâm*. Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, Istanbul, Mihran, 1306/1889, v. 1, p. 262.

(15) Il faut en particulier citer Adile Ayda, diplomate de carrière et dilettante en histoire, dont les travaux débutant par son *Les Étrusques étaient-ils des Turcs ?* (Ankara, 1971) furent (auto)-couronnés par la publication, quatorze années plus tard, de *Les Étrusques étaient des Turcs. Preuves* (Ankara, 1985). L'auteur est la première à préciser que sa quête de l'origine turque des Étrusques fut provoquée par la curiosité historique du père fondateur de la République : " La théorie, en tant que théorie, d'après laquelle les Étrusques étaient d'origine turque, n'est pas neuve et ne m'appartient pas. C'était celle à laquelle croyait le fondateur de notre République, Atatürk, dont chacun sait qu'il avait du goût pour l'histoire et les recherches historiques" (Ayda, *Preuves...*, p. 3).

(16) Atabinen, "Contributions turques..... p. 50.

(17) Loc. cit.

(18) Atabinen, "Turcs et Italiens..... p. 97.

(19) 1890-1973. Fils de Sakir Pacha qu'il assassina en 1914.

(20) Nom antique de la petite localité de Bodram.

(21) Marin et corsaire ottoman connu en Occident sous le nom de Dragut.

(22) Nom d'origine vénitienne (levante) donné aux marins ottomans.

(23) Petit tambour fait d'une peau recouvrant une caisse en terre cuite.

(24) Cevat Sakir Kabaagaç alias Halikamas Balıkçisi (le pêcheur d'Halicarnasse), "Halikamas" (Halicarnasse), *Merhaba Akdeniz* (Bonjour, Méditerranée), [1947], 2ème édition, Istanbul, Yeditepe, 1962, pp. 109-110).

(25) Azra Erhat, *Mavi Yolculuk* (La croisière bleue), Istanbul, Çan, 1962, pp. 40-41.

(26) Discours du premier ministre Ismet Pacha lors de l'inauguration, à Izmir, du monument dédié à l'ordre de Mustafa Kemal d'atteindre la Méditerranée, prononcé le 27 juillet 1932, cité par Murat Birsnel, "Izlenimler", *Yeni Yüzyil*, 9 septembre 1998, p. 7.

(27) Kabaagaçlı, "Tarih ve Hellenizm" (L'histoire et l'hellénisme), *Anadolu'nun Sesi* (La voix de l'Anatolie), [1971], 3^e édition préparée par Şadan Gôkovali, Ankara, Bilgi, 1984, pp. 17-18.

(28) ismet Zeki Eyuboglu, "Topragm Dili" (Le langage de la terre), *Tanri Yaratan Toprak Anadolu* (L'Anatolie, terre créatrice de divinités), Istanbul, Sinan, 1973, p. 22.

(29) Kabaagaçlı, "Adadan Adaya" (D'une île à l'autre), *Hey Koca Yurt* (Ah ! Ma vieille terre), f 1 9721, 4ème édition préparée par Sadan Gôkovali, Ankara, Bilgi, 1989, pp. 34-35

(30) Le terme est utilisé par Etienne Copeaux dans *De l'Adriatique à la Mer de Chine*, p. 653.

(31) Kabaagaçlı, "Onsöz" (Préface), *Anadolu Efsaneleri* (Légendes d'Anatolie), Istanbul, Yeditepe, 1954, pp. 12-13.

(32) Sabahattin Eyüboğlu, "Bizim Anadolu" (Notre Anatolie), *Mavi ve Kara. Denemeler* (Le bleu et le noir. Essais), [1956], Istanbul, Ataç, 1961, pp. 9-10.

(33) Mouvement d'occidentalisation entamé par Mahmud II et son successeur Abdülmeçid et symbolisé par le décret des Tanzimat de 1839.

(34) Littéralement "le Trésor des Sciences", nom donné à un mouvement littéraire moderniste et occidentaliste dont le poète Tevfik Fikret fut un des précurseurs.

(35) La chéchia.

(36) Nom donné à la redingote portée en particulier par les bureaucrates ottomans à partir des Tanzimai.

(37) Kabaagaçlı, "Onsöz" (Préface), Anadolu Efsaneleri (Légendes d'Anatolie), pp. 12-13.

(38) Les exemples abondent chez Kabaagaçlı. Un détail amusant et révélateur de cet antihellénisme est le fait que l'auteur n'utilise presque jamais le terme de Yunanistan (Grèce en turc) et le remplace généralement par un Hellenistan de son invention. La raison en est simple : étymologiquement, Yunanistan signifie Ionie (lire Anatolie) et ne peut donc être légitimement utilisé pour décrire la Grèce hellénique qui n'en était qu'un pâle reflet...

(39) Sabahattin Eyüboğlu, "Bizim Anadolu", Mavi ve Kara. Denemeler, pp. 9- 10.

(40) Erhat, Mavi Yolculuk, pp. 73-74.

(41) Pour une analyse poussée de l'anatolisme, voir Copeaux, De l'Adriatique à la Mer de Chine, pp. 653-659. Il est fascinant de voir comment l'anatolisme "de gauche" de Kabaagaçlı et ses disciples a été repris (ou plutôt plagié) par l'opportunisme politique de Turgut Ozal dans "son" ouvrage, La Turquie en Europe (Paris, 1988), ainsi que le démontre l'excellente analyse de Copeaux, op. cit., pp. 659-666.

(42) Ainsi, la conclusion de l'ouvrage d'ismet Zeki Eyuboglu, à mi-chemin entre le manifeste et la profession de foi, résumera l'essence de ce courant de pensée. Essence qui ne comporte plus rien de méditerranéen, tout en conservant l'épithète "bleu" : "L'idée que l'Anatolie est l'espace créatif des hommes qui y ont vécu depuis les époques les plus reculées jusqu'à nos jours, que le produit de leur réflexion et leurs créations artistiques remontent à la nuit des temps et ne viennent pas de l'extérieur, n'ont pas été amenées de l'extérieur, est une idée nouvelle. Nous l'appelons aujourd'hui Pensée Bleue ou Anatolie Bleue. L'Anatolie Bleue, la Pensée Bleue est un courant de pensée qui perçoit l'histoire de l'Anatolie dans sa totalité, qui croit en l'existence d'un lien culturel insécable reliant le présent et le passé le plus reculé de l'Anatolie et qui défend l'authenticité de ce lien. Les inventeurs, les défenseurs de cette idée sont des âmes soeurs telles le Pêcheur & Halicarnasse, Sabahattin Eyüboğlu, Azra Erhat, Vedat Günyol. Le dernier à les avoir rejoints est l'auteur de ces lignes. Toute la lumière provient des quatre premiers intellectuels ; le cinquième n'en est qu'un fidèle transmetteur. La vision dévoyée des occidentaux qui, jusqu'à il y a quarante ans, faisait de l'Anatolie un enfant adoptif de la pensée de la Grèce antique a désormais changé d'une manière radicale. Il est aujourd'hui clair comme le jour que l'Anatolie est le berceau de la civilisation occidentale et que l'Occident est enfant de l'Anatolie" (ismet Zeki Eyuboglu, "Sonuç" (Conclusion), Tanrı Yaratın Toprak Anadolu, pp. 385-386).

(43) Le terme "éclairé" (aydin) est un des mots-clés de la société turque qui l'utilise pour traduire le terme "intellectuel" mais en y ajoutant une connotation progressiste et civilisatrice extrêmement pesante. On reconnaît dans ce terme un transfert direct de la philosophie des Lumières revisitée par l'intelligentsia jeune-turque puis kémaliste.

(44) C'est notamment le cas de Feride Çiçekoğlu écrivain turc du programme- et de son Suyun Ote Yani (De l'autre côté de la mer), Istanbul, Can, 1991.

(45) Un exemple typique est la série Marenostrom, publiée vers la fin des années 1980 par les éditions Belge, et qui comptait un bon nombre d'ouvrages consacrés à la culture "cosmopolite" de l'Anatolie. Lors d'une récente interview (Cumhuriyet Dergi, n° 650, 6 septembre 1998, pp. 1, 4-6), l'instigateur de la série, Ragıp Zarakolu, répondit en ces termes à la question "Pourquoi Marenostrom ?" : "Bien que nous vivions sur une très riche accumulation culturelle, dans une région qui a été à la source de la civilisation, au lieu de nous l'approprier, nous raisonnons encore en termes de "Nous sommes arrivés en 1071". Bien des intellectuels ont pourtant évoqué cette réalité : Sabahattin Eyüboğlu, le Pêcheur d'Halicarnasse, Ekrem Akurgal... Cette culture est le fruit d'hommes d'origines très diverses et nous nous disputons sans raison, incapables de nous partager Karagöz, l'architecture ou la cuisine. Pourtant nous pourrions faire de notre pays un foyer de paix à partir de ces points communs". En d'autres termes, le titre de Marenostrom, détourné de son sens historique, n'est pris que dans son sens littéral pour servir de base à une réconciliation des éléments qui vécurent ensemble sur le territoire ottoman et de réhabiliter ce paradis perdu. Objectif louable s'il en est, fortement imprégné de la philosophie "bleue" du "Pêcheur", mais bien moins méditerranéen que le titre de la série ne le laisserait entendre.